

INSTITUT DE FRANCE
Académie des sciences

TRANSFERT DES CENDRES

DE

JEAN PERRIN

Membre de l'Académie des sciences

ALLOCUTION DE M. ÉMILE BOREL

Membre de l'Académie des sciences

A LA SORBONNE, A PARIS

le vendredi 18 juin 1948¹

Au nom de l'Université de Paris, je salue respectueusement la dépouille mortelle de Jean Perrin, qui va reposer à la Sorbonne avant de prendre place au Panthéon. L'Université est à la fois triste et fière de se voir confier les restes glorieux d'un savant dont le rayonnement l'a particulièrement honorée.

INSTITUT.
1948. – 11

¹ Jean Perrin est mort. à New York le 17 avril 1942 et y a été inhumé. Son cercueil a été transféré de New York à Montréal, d'où le croiseur Jeanne d'Arc l'a transporté à Brest. Il est arrivé le 18 juin 1948 à 19 heures dans la cour d'honneur de la Sorbonne, où M. Émile Borel a pris la parole au nom de l'Académie et de l'Université de Paris, en présence de M. Depreux, Ministre de l'Éducation Nationale, de M. le Recteur Sarrailh et de nombreux membres de l'Académie des Sciences.

Il y a cinquante ans, Jean Perrin était chargé, dans ces bâtiments, de l'enseignement de la chimie physique, qu'il devait poursuivre jusqu'à sa retraite, avec un succès et un éclat incomparables. Pendant de nombreuses années, délégué de la Faculté des Sciences au Conseil de l'Université, il y a défendu avec passion les intérêts de la Science.

Dans quelques mois, en présence des plus éminents physiciens du monde entier, l'Université de Paris et l'Académie des Sciences participeront à l'hommage national rendu à Jean Perrin et à notre ami commun Paul Langevin. Qu'il me soit donc permis, aujourd'hui, de dire seulement quelques mots, comme l'un de ses plus anciens et meilleurs amis.

Voici bientôt sept ans, à la fin de juin 1941, que j'entendis pour la dernière fois la voix de Jean Perrin. J'étais avec ma femme sur le quai de la gare de Lyon-Perrache ; de la portière du train qui l'emmenait chez ses parents du Lot-et-Garonne, il nous cria « Au revoir ! A la libération ! » Nous avons passé avec lui à Lyon trois journées bien remplies. Il nous avait questionnés sur nos amis communs et sur Paris ; de son côté, il racontait la terrible semaine de l'Armistice à Bordeaux, le départ pour le Maroc, les espérances momentanément déçues, le retour à Lyon. Il disait avec simplicité sa foi absolue en la Victoire, foi encore accrue par l'agression allemande contre la Russie, peu de jours après le premier anniversaire du 18 juin 1940. Dans son désir de servir au mieux le pays, il hésitait entre la décision de rester en France, où la Résistance commençait à s'organiser, et le départ pour les États-Unis. Finalement il devait se décider à partir, sûr de pouvoir agir par sa parole ; il retrouva à New York son fils Francis et aussi son petit-fils Georges Lopicque, au service des Forces navales françaises libres depuis juin 1940. Il créa avec Henri Focillon l'Université française de New York et rendit les plus grands services en éclairant l'opinion américaine sur les véritables sentiments du peuple français à l'égard des hommes de Vichy. Mais il n'eut pas la joie de voir la Victoire et nous voici réunis ici, étreints d'une même émotion qui

éveil, chez les plus âgés d'entre nous, un demi-siècle de souvenirs.

Dès sa sortie de l'École Normale, Jean Perrin avait révélé ses extraordinaires qualités d'animateur ou, comme il disait volontiers, de catalyseur. Le groupe d'amis formé autour de lui au laboratoire de l'École ne cessa de le suivre dans sa carrière, s'enrichissant d'éléments jeunes, cependant qu'il avait le chagrin de voir disparaître quelques-uns de ses amis les plus intimes : Noël Bernard, Pierre et Marie Curie, Georges Urbain.

Son mariage avec la dévouée compagne de sa vie, Henriette Duportal, lui permit de doubler les réunions au laboratoire par des réunions à son foyer. Autour d'une petite Aline aux boucles blondes et d'un bébé Francis aux grands yeux, le groupe connut les petits appartements du jeune ménage : rue Rousselet, rue Tournefort, rue Rataud, boulevard Arago, puis le pavillon du boulevard Kellermann. Dans ces réunions simples et libres, on parlait de tout; on se passionnait pour la science, pour la révision du procès Dreyfus, pour les drames de Wagner, pour des poèmes, pour des doctrines sociales. Jean Perrin était déjà l'apôtre qui exalte des disciples, fait naître des enthousiasmes, suscite des vocations pour la spéculation désintéressée. Il se révélait l'ami incomparable et sûr, dont le rêve est de grouper tous ceux qu'il aime dans une « grande maison » ou dans « un bateau ».

Après la guerre 14-18 qu'il termina comme chef de bataillon du génie, et pendant laquelle son esprit inventif lui avait permis d'apporter sa contribution à la Victoire, c'est l'installation dans l'aimable appartement de la rue du Val-de-Grâce où reprennent les réunions du dimanche. C'est là que ses méditations aboutissent à trois magnifiques réalisations : Palais de la Découverte, Institut de Biologie physico-chimique, Centre National de la Recherche Scientifique. Cependant le prix Nobel lui permet de réaliser son rêve le plus cher : une grande maison pour grouper ses enfants et ses amis. *Ti Yann*, la maison de Jean, s'élève près de l'Arcouest et de Bréhat, là où son ami Charles Seignobos avait su former une colonie de gens que rassemblaient,

avec l'amour de la mer, une même curiosité et une même sincérité intellectuelles. C'est sans doute à Ti-Yann que les vieux amis retrouveront le plus l'âme de Jean Perrin .

Tout le temps que Jean Perrin ne consacrait pas à son foyer et à ses amis, il le passait dans son laboratoire. Ce fut d'abord le petit local de la rue Cujas où il réalisa ses magnifiques expériences sur la réalité des atomes, puis le laboratoire moderne de la rue Pierre Curie à la construction et à l'installation duquel il consacra plusieurs années de sa vie. « On ne peut pas livrer à la fois toutes les batailles, disait Jean Perrin, il faut choisir ». Il sut choisir en effet un petit nombre d'objectifs auxquels il s'attaqua avec une ténacité, un courage, une force de volonté que seuls peuvent apprécier ceux qui l'ont bien connu. Son œuvre scientifique a ainsi une remarquable unité ; ses derniers travaux et ses magnifiques ouvrages, qui apportent une si importante contribution aux théories les plus modernes de la physique et de la cosmogonie, sont en quelque sorte une synthèse de son premier travail sur les radiations, de ses expériences sur le mouvement brownien et de son livre de thermodynamique.

Son activité d'entraîneur et d'organisateur lui a permis d'aider des centaines de chercheurs et, en ce domaine, son action se perpétue et ne cesse de rendre de nouveaux services.

Enfin, dès son adolescence, il s'attacha à la poursuite du progrès social. Lecteur fervent des ouvrages d'anticipation de Wells et de Rosny, il croyait fermement à l'amélioration générale de la condition humaine, que les progrès de la science doivent rendre facile dès que les hommes seront assez sages pour renoncer à la guerre.

Mais jamais son pacifisme ne fut aveugle. Fils d'un officier d'infanterie qui se battait contre l'envahisseur prussien au moment de sa naissance, il conserva toute sa vie un patriotisme ardent et ne cessa de dénoncer les dangers de l'impérialisme allemand. Si certains voyaient en lui un homme d'extrême

gauche, d'autres étaient tentés de lui reprocher ce patriotisme ombrageux, inséparable de sa conviction que l'existence de la France est une condition nécessaire du progrès humain.

Si l'on cherche à préciser la raison essentielle de son influence et de ses succès, on la trouve dans la coexistence en lui d'une méthodique, lucide et persévérante intelligence avec un enthousiasme poétique qui était le caractère essentiel de sa sensibilité. Toute sa vie, il usa de ces qualités pour la science et il les mit, en période de crise, au service de la Patrie avec un dévouement total. Il fut ainsi, jusqu'à son dernier souffle, un grand savant et un grand français.

Il disait volontiers qu'on ne doit pas se payer de mots et être sincère avec soi-même. Ayant arrêté les buts de sa vie, librement choisi ses opinions, ses admirations et ses goûts, non seulement il menait avec opiniâtreté et jusqu'à la victoire, les batailles qu'il avait décidé de livrer, mais il était un perpétuel « sonneur de clairon » toujours là pour ranimer et galvaniser les ardeurs et les enthousiasmes.

Mon cher Jean, on a voulu que la voix d'un vieil ami se fit entendre ici en attendant que te soit rendu l'hommage national digne de toi. Tu nous disais qu'il faut vivre avec ses morts et ne pas les pleurer. Tu vis avec nous. Nous évoquons ton souvenir et déplorons ton absence en bien des circonstances. En communion avec tes enfants, tes petits-enfants et tes disciples fervents, nous nous efforcerons de veiller au développement et à la perpétuité des créations dont tu as enrichi la France et l'Humanité.